ROMAN

ADRIENNE
YABOUZA

LA PLUIE LAVE LE CIEL

l'aube

La pluie lave le ciel

La collection *Regards d'Ici*
est dirigée par Manon Viard

Dans la même collection :

Breuskin, *Snowdonia Vertigo*
Philippe Carrese, *Une histoire de l'humanité (tome 1 et fin)*
Pierre Chiron, *Bleu, Marguerite et l'abominable L.*
Martine Gengoux, *Pas simple de s'appeler Violette avec un profil de baobab*
Martine Gengoux, *Ça se casse la figure, une libellule ?*
Hélie Harty, *Tilt*
Julien Jouanneau, *La Dictature du Bien*
Aurore Py, *Lavage à froid uniquement*
Aurore Py, *L'art de vieillir sans déranger les jeunes*
Hugues Serraf, *Comment j'ai perdu ma femme à cause du tai chi*
Hugues Serraf, *Les heures les plus sombres de notre histoire*
Adrienne Yabouza, *La patience du baobab*

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3278-3

Adrienne Yabouza

La pluie lave le ciel

roman

éditions de l'aube

De la même auteure

Romans

Aux éditions de l'Aube
La patience du baobab, l'Aube, 2018 ; Mikrós, 2019

Chez d'autres éditeurs
La défaite des mères, Oslo, 2008
Bangui… allowi, Oslo, 2009
Le bleu du ciel biani biani, Oslo, 2010
Co-épouses et co-veuves, Cauris, 2015

Albums jeunesse
Comme des oiseaux, Biboquet, 2015
Le rire du chien, Cauris, 2017
L'histoire du chasseur, Élan vert, 2017
Biaka sauvée !, Élan vert, 2018
Un amour de parapluie, Ganndal, 2018

Avertissement
Ce roman est une fiction, bien sûr ! Il s'inspire d'événements ayant eu lieu en Afrique centrale. Il ne prétend pas avoir de valeur historique, l'auteure ayant fait la part belle à son imaginaire…
Le lecteur trouvera, en note de bas de page, la définition des mots de langues nationales africaines quand ils apparaissent dans le texte pour la première fois.

1

Au quartier, il y a les bons et les méchants. En ville, du côté du PK0, c'est du pareil au même. Cette situation, on la retrouve à l'identique jusqu'au PK12, et même plus loin en brousse. *Idem* dans la forêt, où pourtant ne résident que des Pygmées, des animaux sauvages, des abeilles, des chenilles, des champignons et des *feuilles koko*[1]. Là-bas, en plus, il y a de grands arbres tellement ignorants du monde qu'ils fournissent de l'oxygène gratuitement au-delà des frontières !

Comment chacun sait tout ça ? Chacun et chacune sait ce qu'il sait parce que, avec les oreilles, tous écoutent la rue et la radio aussi. La radio ! Après quatre mois d'attente, la ville a entendu hier le résultat définitif des élections. Les ondes nationales ont donné ça, Radio Nuages aussi, et ce matin les journaux impriment les mêmes chiffres : le président M'Mollo M'Mollo est réélu, avec dans toutes les régions le même pourcentage, sauf chez lui où il a simplement

1. Feuilles de la forêt, légume très apprécié.

battu tous les records. Sans *lingui*[1] près des urnes ou à la porte des bureaux de vote, il a allègrement dépassé les quatre-vingt-dix pour cent. Un tel consensus, ça donne à réfléchir. Charlomagne, qui dort à pas plus de trois rues de la rue Goudronnée, répétera, avec la langue droite, qu'il a bien eu raison de changer la Constitution, le président. C'est vrai ça, pourquoi faire simplement deux mandats quand on a encore toute sa tête et que l'on n'est pas plus vieux que ses artères, comme le disent les Blancs en plaisantant ?

Le président M'Mollo M'Mollo avait prévenu – même les analphabètes – en employant la langue nationale. Il avait déclaré : « *É manda sarango yé ti ambuzu pépé*[2]. »

À présent, il a l'avenir devant lui. Sans obstacles, il sera élu et réélu chaque fois qu'il le voudra.

Charlomagne et son meilleur ami Johnny Yapalatan n'avaient même pas eu besoin de retourner leur chemise, c'était du tout bon pour eux qui s'étaient éreintés à voter chacun comme un seul homme plus de vingt fois, du matin au soir, le jour des élections, et même autant le lendemain ! Ils avaient fait cela à la perfection, trinquant ensuite, en milieu de semaine, avec les délégués blancs de l'Union européenne qui avaient constaté à l'unanimité que tout s'était bien passé.

1. Gri-gri.
2. « N'employons pas les manières des Blancs. »

Charlomagne, comme un prédicateur sûr de sa parole, avait lancé à Johnny Yapalatan :

« Tu vois les quatre billets de dix mille là dans ma main ?

— Je vois…

— C'est deux pour toi et deux pour moi. Je crois que c'est le début de la fortune.

— Vraiment… »

Bon, c'était fait et bien fait pour tous : les bons étaient une fois de plus majoritaires dans toutes les provinces, et aussi en ville, dans la capitale qui depuis longtemps n'avait pas été si coquette. La vie pouvait donc continuer pour ceux, nombreux, qui mangeaient rarement à leur faim mais à qui on avait distribué des vivres la veille du vote et un petit billet le jour des élections, et pour les quelques-uns qui partageaient deux copieux repas par jour avec de belles femmes habillées à la mode de Paris, de Genève ou de Milano.

Le président M'Mollo M'Mollo déclara à voix presque basse, à ceux de son premier cercle, lors d'un dîner tropical et républicain : « Il faut prévoir l'avenir. Il arrive que l'avenir ne soit pas aussi belle que prévu. Mon avenir, c'est votre avenir. Nous sommes, vous et moi, logés à la même enseigne. J'ai un programme,

personne dans le pays ne le sait encore, mais j'ai un programme d'action. »

C'était des mots de bon sens, pleins de sous-entendus. Et sous l'ardeur du soleil comme ailleurs, les sous-entendus pèsent leur poids… Et puis, le président avait employé le féminin pour parler de l'avenir. Il était donc aussi un nouveau grammairien. Il faut dire que côté féminin, il était à l'aise, lui qui avait fait élire à l'Assemblée nationale ses quatre femmes… plus ses quatre maîtresses officielles. C'était, avait-il dit sans rire, « pour s'approcher de la parité ».

Depuis, toutes les femmes élues, dont quelques-unes rivalisaient côté beauté avec Hinda Déby Itno[1], étaient appelées communément, aux quatre coins de la République, des « parités ». L'une, Dombolo, qui représentait la Lobaye, était veuve depuis que son mari, au volant d'un quatre-quatre BMW, avait tenté de bousculer un gros camion au carrefour Boganda. Sa meilleure amie, Dunia, née à Kinshaha, présentement élue de Paoua dans l'Ouham-Pendé, n'était pas veuve, elle, mais, pour son plus grand bonheur, privée de son mari, dont elle était pourtant la première épouse, depuis qu'il avait été nommé ambassadeur à Paris.

1. Une des épouses du président de la république du Tchad Idriss Déby Itno.

C'était comme ça la vie ce matin-là, dans la République des Murmures où les mortels et les mortelles s'apprêtaient à faire la haie en l'honneur du président M'Mollo M'Mollo réélu ; où Charlomagne et Johnny Yapalatan se lavaient les mains en rigolant et en parlant de l'avenir qui leur ouvrait les bras.

Les femmes de Charlomagne et de Yapalatan étaient de vraies femmes, avec des idées sur leur vie, sur la vie du quartier et même sur celle de la ville. La première, celle de Charlomagne, se prénommait Divine, ce qui est bien, et elle avait déjà fait un enfant à son mari. L'autre, celle de Johnny Yapalatan, avait pour prénom Monalisa, pas mal. Côté enfants, elle en était à deux, mais des filles, des jumelles. Heureusement, l'une comme l'autre pouvaient confier leur progéniture pisseuse et pleureuse à une parente de Monalisa, une vieille à tout faire. Heureusement, oui, parce que ce jour-là Divine et Monalisa étaient réquisitionnées par leurs maris pour faire la haie. Le président marcherait presque cinq cents mètres sur ses deux jambes, soit la dernière ligne droite pour aller au palais, après être parti en voiture blindée du stade, sécurisé mieux encore que pour une finale opposant les Lions indomptables[1] aux Lions de la Teranga[2].

1. Équipe nationale de football du Cameroun.
2. Équipe nationale de football du Sénégal.

Là, au stade, il prononcerait un bref discours. Il serait entouré de sa garde présidentielle, soit une cinquantaine d'hommes d'élite, des Russes, et aussi de sa garde personnelle, des Israéliens qui, par commodité, avaient accepté d'être payés directement en petits diamants blancs.

Charlomagne et Yapalatan s'étaient retrouvés dès six heures du matin. Ils portaient l'un et l'autre une chemise jaune soleil. Jaune, la couleur du parti, La Vraie Vie démocratique. Ils étaient repérables. Le rendez-vous était donné à tous ceux du quartier là où fait le fier l'immeuble d'Orange, l'opérateur téléphonique africain. Une bonne partie de la troupe sur laquelle ils comptaient était déjà là. Les femmes s'étaient fait tresser ou défriser pour être si possible plus belles ; les hommes arboraient une chemise jaune pour les plus riches ; d'autres, pauvres aussi bien le jour que la nuit, avaient le tee-shirt de la campagne électorale, distribué gratuitement à chacun. Un bon tee-shirt fabriqué en Chine, encore assez jaune malgré les lavages. Les enfants étaient comme tous les enfants, ils s'en foutaient de la couleur, quel que soit leur âge. Ce qui comptait pour eux, c'était l'étiquette de luxe, bien en vue, surtout quand le vêtement était porté à l'envers, et peu leur importait l'origine lointaine de la contrefaçon.

Charlomagne avait autour du cou, comme un collier, un sifflet d'arbitre de foutebole. Avec ce sifflet, dont il n'abusait pas, il avait encore plus d'autorité. Il rangea ses troupes en prenant soin de séparer les femmes des hommes. Les enfants pouvaient choisir leur camp. Yapalatan vérifia l'alignement, en repoussant des femmes dont les seins ou les fesses dépassaient. Et puis, ce fut le coup de sifflet du départ. Presque tous chantèrent l'hymne national. Deux vieux qui n'avaient certainement plus toute leur tête mais avaient quand même du souffle entonnèrent *Indépendance cha cha* !

Ces deux-là avaient sans doute passé leur jeunesse ailleurs. Malgré les autres qui chantaient leur hymne de bon cœur, ils continuèrent :

Indépendance cha cha to zuwi ye !
O kimpwanza cha cha tubakidi
O table ronde cha cha ba gagner o
O lipanda cha cha tozuwi ye[1]

Vraiment, les vieux ! Ils se croyaient où ?

« L'indépendance, mais c'est quoi ça ? » demanda Yapalatan qui avait tout entendu.

1. Un des plus célèbres airs africains, créé par l'African Jazz du grand musicien Joseph Kabasele.

Ça chauffait sur l'avenue de la Liberté, et pas seulement à cause du soleil. Les uns et les autres s'époumonaient en attendant le cortège. Toutes sortes de slogans étaient clamés comme des vérités éternelles.

« C'est bon ça, les slogans, fit remarquer Charlomagne, heureux comme s'il était déjà propriétaire d'un compte en banque bien rempli dans un pays sûr de l'espace Chaînegaine.

— C'est bon, oui », approuva Yapalatan qui savait approuver quand il le fallait.

Si seulement le président des États-Unis avait su où se trouvait sur la carte du monde la République des Murmures, il aurait pu envoyer pour l'occasion une troupe de *pom-pom girls*. Mais bon… Pour patienter en attendant le cortège officiel, faute de jeunes Américaines, il y avait les Forces armées de la révolution populaire (les FARP), un soldat chaque vingt mètres. Ils avaient fière allure dans leur uniforme fourni par les Chinois, leurs mains serrant une kalachnikov offerte par une société parisienne qui aimait l'Afrique sous toutes ses latitudes.

C'était l'attente. Pour faire passer le temps, les pinceurs pinçaient les fesses des belles qui se trouvaient à portée de main. Les frimeurs frimaient, quelle que soit leur religion. Bref, c'était une attente très œcuménique.

Enfin, ce qui devait arriver arriva : un cortège de grosses voitures apparut à l'horizon. De chaque côté de l'avenue de la Liberté, la foule fit un tapage à réveiller les ancêtres. La haie, pour le coup, se trémoussa comme un serpent. Quel beau jour… Le président marchait lentement… laissant derrière lui son quatre-quatre fumant…

Les cris commencèrent. Les oreilles de Yapalatan se réjouirent. Avec autant de cris, si forts qu'ils dérangeaient même la poussière accumulée sur les feuilles des manguiers, il aurait probablement une prime ce soir pour alimenter un peu plus demain le compte qu'il avait ouvert à Écobank.

Mais Charlomagne qui s'essoufflait en soufflant dans son sifflet et Yapalatan qui dans sa tête délirait sur sa fortune à venir devinrent soudain aussi pâles que des vrais nègres-noirs peuvent le devenir. S'ils n'avaient pas eu le label rouge de la noirceur depuis la semaine de leur naissance, ils auraient ressemblé, là, à l'instant, sur l'avenue de la Liberté, à du manioc qui sèche. Pourquoi ça ?

À cause de leurs femmes !

Divine et Monalisa, vraiment !

Voilà qu'aux yeux de tous et pour honorer le président, elles avaient dénoué leur pagne ; dénoué aussi bien le haut que le bas. Elles avaient prémédité ça, certainement, parce que ce matin elles ne portaient presque rien dessous… Et pourquoi elles avaient fait ça, là ?

Ces deux femmes faisaient de l'exagération en souriant, comme si leurs maris les avaient missionnées pour ça. Vraiment ! Elles étaient la preuve vivante que des femmes avec des idées, c'est pas toujours bon…

Elles étalèrent leurs pagnes sur le sol, comme si elles voulaient cacher les trous dans le goudron. Mais là, il n'y avait pas de trous ! Elles étaient à peu près nues ; d'autres femmes qui avaient fait de même portaient au moins encore une longue culotte et un vrai soutien, ou plus, mais pas elles, qui n'avaient que du mini mini en haut et en bas. Charlomagne et Yapalatan qui étaient habitués à tout observer se rendaient bien compte que les yeux de tous les hommes étaient exclusivement branchés sur leurs femmes à eux ! Il faut dire que ces deux-là étaient plaisantes à voir. Belles elles étaient, cuisses musclées et ventre plat. Personne n'aurait deviné que chacune avait déjà enfanté ! Elles dansaient comme si la presque nudité n'était pas suffisante, elles voulaient probablement faire admirer au maximum leurs fesses fermes et leurs seins toujours durs et droits. Vraiment !

Le président arriva et il marcha tout droit, directement sur les pagnes, comme s'il les avait choisis lui-même. Il fit deux pas sur chaque. Cela ne dura qu'un instant, mais ce fut magique. Divine et Monalisa se mirent à trembler de l'intérieur, ce qui fit qu'elles furent encore plus admirées. Charlomagne et Yapalatan, bien

obligés, devaient attendre que le président M'Mollo M'Mollo se soit éloigné de quelques pas avant d'intervenir. Heureusement, il semblait pressé, il allait vite à présent, comme si sa prostate allait lui jouer un mauvais tour.

Divine et Monalisa n'eurent même pas le temps de se rhabiller. Leurs maris, sans crier, leur tombèrent dessus, à coups de poing, de pied, de coude et de tête. Alors, elles se mirent à courir et rattrapèrent le président, qui fit un signe à son premier garde du corps. Un seul signe, et l'autre, qui était très entraîné, comprit : il fit monter dans la grande voiture présidentielle les deux femmes, qui, pour l'heure, semblaient plus que nues !

Yapalatan, comme toujours, s'adressa à Charlomagne :

« On fait quoi présentement ?

— On fait rien.

— Rien ?

— C'est ça même, rien.

— Mais c'est ma femme, c'est ta femme…

— C'est ça même. Mais c'est le président, non ? Et c'est la voiture du président, non ? »

Charlomagne n'avait jamais suivi le moindre cours de philosophie politique, mais, instinctivement, il avait analysé correctement la situation. Une femme, qu'elle soit sa femme ou celle de son ami, ce n'était qu'une femme ; le président c'était le président, tout le monde savait ça quand même !

2

Ce soir-là, heureusement, il y avait de l'alcool de mil et de maïs fermentés. Charlomagne et Yapalatan avaient bien besoin de se dessoiffer en attendant le retour de leurs femmes. Ils burent entre hommes. Généreux, Charlomagne, pour faire bonne figure, offrit une tournée générale. La coopération Sud-Sud, la seule sur laquelle on puisse réellement compter, joua à plein son rôle, Yapalatan trouva les bons mots pour Charlomagne et *vice et versa*.

« Les femmes, ça ne manque pas…

— Ça, c'est la vérité ! Même les jeunes, les petites qui n'ont pas encore gaspillé leur cul, ça ne manque pas.

— Si ta femme ou ma femme convient au président, on deviendra peut-être secrétaires d'État…

— Ministres, même ! Ma femme et ta femme sont des belles femmes, avec des *barricades*[1] plus dures que des mangues au sortir de l'hivernage.

— Ma femme à moi est ardente au lit…

1. Postérieur proéminent de certaines Africaines.

— Ma femme aussi, et en plus bonne ménagère, mais ça le président s'en fout, non ?

— Il s'en fout. »

La soirée dura, mais aucune nouvelle des femmes. Comment se consoler un peu de ça, sauf boire et boire encore ? C'est ce que firent les deux amis, que des voisins ramenèrent au milieu de la nuit dans leur concession.

Le soleil se leva sur un nouveau jour comme si de rien n'était. Le soleil vraiment ! Vraiment, oui, parce qu'il s'en passait des choses dans le pays, et pas seulement au palais présidentiel où le président présidait après s'être réveillé tardivement.

Là-bas, au nord-ouest de la capitale, des rebelles armés par qui de droit se regroupaient à l'ombre de grands arbres. C'était qui, ceux-là ? Difficile à dire puisqu'ils n'avaient pas de programme de développement… ou de non-développement. Ils n'avaient rien, sauf des armes neuves et des munitions en veux-tu en voilà.

Ils voulaient bouffer, c'est tout. Ils disaient en riant que c'était leur tour. Que le président réélu avait fait son temps, qu'il avait déjà eu deux fois cinq années (dont deux bissextiles, forcément) pour se servir, servir ses femmes, servir le reste de sa famille et servir ceux de son village.